

[le blog de martine silber: marsupilamima](http://marsupilamima.blogspot.fr/)

<http://marsupilamima.blogspot.fr/>

Don Quichotte ou le vertige de Sancho de Miguel de Cervantès, mise en scène de Régis Hébette, à L'Echangeur de Bagnolet.

On est loin avec ce Don Quichotte des super productions qui se jouent dans les grandes salles, les grands festivals, on revient presque au théâtre de tréteaux, celui auquel on assistait dans les foires, sur les places, au coin des rues. C'est d'ailleurs comme cela que le roman de Cervantès est devenu un best-seller populaire en son temps, il était lu devant les foules illettrées.

En s'appuyant sur la traduction d'Aline Schulman (éd. points), sur son "oralité", Régis Hébette a pu donner du premier des romans fleuves (1200 pages), une version courte, claire, humoristique, légère et pourtant d'une grande force.



Trois Quichotte (Marc Bertin, Fabrice Clément et Sylvains Dumont) et un seul Sancho (Pascal Bernier) pour leur faire face. Les Quichotte brossent littéralement le décor, l'animent, mettent en musique, accessoirisent avec ce qu'ils ont sous la main, trois fois rien et une seule épée pour trois.

Et un Sancho formidable mais bien seul...

Qu'est-ce qui fait courir Don Quichotte? Trois mots: l'argent, la gloire...et l'amour. Comme tous les héros. Il a choisi dit-il pour ce faire les armes et non les lettres, mais en dépit de tout son courage, c'est avec des mots qu'il affronte le monde.

Mais quel monde? Il ne le voit pas comme son fidèle second, Sancho, celui qui a les yeux en face des trous et voit les choses comme elles sont. Sancho qui se désole de voir son maître à terre, blessé, battu, moulu, brisé, humilié par la réalité et qui se relève toujours et encore pour pourfendre l'invisible.

Le monde de Don Quichotte est une vue de l'esprit, d'un esprit malade ou pas. Le monde du Quichotte est irréel, imaginaire, magique, fou, perdu dans la nuit des temps. Car il y a bien longtemps en ce début du XVIIe siècle qu'il n'y a plus de "chevaliers errants", plus d'ensorcellements (quoique cette tradition là soit encore bien vivace même aujourd'hui).

Malheur à Don Quichotte, le chevalier à la triste figure, né trop vieux dans un monde trop jeune, l'homme qui rêve en marchant.



Sancho a beau tenter de le tirer vers le sol, vers les moutons et les moulins, vers la normalité, il s'y casse les dents. Le serviteur, terrien, paysan, père de famille, qui s'est laissé tenter par les promesses impossibles à tenir, qui s'est vu roi d'un archipel, a vite compris qu'il ne tirerait rien de ces aventures. La misère, voilà ce qu'ils partagent. Rien à manger, pas même un lit pour dormir. Que des plaies et des bosses.

Mais au fond peu importe les combats contre les chimères, l'important ici, ce sont les mots, les échanges entre le Quichotte visionnaire et Sancho, le matérialiste. Il y a le maître qui divague, certes, mais il est le maître, sûr de lui, de ses pouvoirs, de son courage, et il y a le serviteur, bien obligé de le suivre, mais qui n'y croit plus, pas même à cette potion magique qui guérirait au moins les plus physiques de leurs maux. Le serviteur qui s'en prend plein la gueule et qui n'y peut mais. Le serviteur qui écarquille les yeux, qui panse, qui console, qui ne sait plus s'il doit composer avec la folie du maître ou s'y opposer.

Cette gravité du propos repose comme il se doit sur une drôlerie irrésistible, celle du texte, celle de l'histoire, celle de la mise en scène et celle bien sûr des comédiens.

Photos Christophe Berthelot

Une rencontre avec la traductrice Aline Schulman est prévue le 5 octobre à 18 heures.

Martine Silber

ex journaliste au Monde - journaliste sans journal avec obsession pour le théâtre